



HAL
open science

Affinités de la fin de siècle : modernes tchèques et viennois en concordances (et discordances)

Catherine Servant

► **To cite this version:**

Catherine Servant. Affinités de la fin de siècle : modernes tchèques et viennois en concordances (et discordances). Cahiers du CEFRES, 2011, 31, pp.217-232. <halshs-00687130>

HAL Id: halshs-00687130

<https://shs.hal.science/halshs-00687130v1>

Submitted on 12 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



CEFRES

Centre français de recherche
en sciences sociales
USR 3138 CNRS-MAEE

AFFINITÉS DE LA FIN DE SIÈCLE : MODERNES TCHÈQUES ET VIENNOIS EN CONCORDANCES (ET DISCORDANCES) :
LUCIE KOSTRBOVÁ, *MEZI PRAHOU A VÍDNÍ : ČESKÁ A VÍDEŇSKÁ LITERÁRNÍ MODERNA NA KONCI 19. STOLETÍ* [ENTRE PRAGUE ET VIENNE : LA MODERNITÉ LITTÉRAIRE TCHÈQUE ET VIENNOISE À LA FIN DU XIXE SIÈCLE], PRAGUE, ACADEMIA, 2011, 490 P.

Catherine Servant

In :

Cahiers du CEFRES. N° 31, Contributions à une histoire culturelle germano-tchèque en Europe centrale. Un espace à reconstruire

Françoise Mayer, Catherine Servant (dir.)

p. 217-231

Prague, CEFRES, 2011.

ISBN : 978-80-86311-25-8

ISSN 1805-0336

Pour citer cet article :

Catherine Servant, « Affinités de la fin de siècle : modernes tchèques et viennois en concordances (et discordances) : Lucie Kostřbová, *Mezi Prahou a Vídní : Česká a vídeňská literární moderna na konci 19. století* [Entre Prague et Vienne : la modernité littéraire tchèque et viennoise à la fin du XIX^e siècle], *Cahiers du CEFRES. N° 31, Contributions à une histoire culturelle germano-tchèque en Europe centrale. Un espace à reconstruire*. Françoise Mayer, Catherine Servant (dir.). Prague, 2011, p. 217-231.

Affinités de la fin de siècle : modernes tchèques et viennois en concordances (et discordances)

Lucie Kostrbová, *Mezi Prahou a Vídní : Česká a vídeňská literární moderna na konci 19. století* [Entre Prague et Vienne : la modernité littéraire tchèque et viennoise à la fin du XIX^e siècle], Prague, Academia, 2011, 490 p.

Catherine SERVANT

INALCO / Centre de recherches Europes-Eurasie (Paris)

Résumé

L'ouvrage de Lucie Kostrbová *Mezi Prahou a Vídní* [Entre Prague et Vienne] (Prague, Academia, 2011) porte sur la rencontre littéraire, critique, artistique, finalement politique entre Tchèques et Viennois au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Les trois parties composant le livre correspondent à la triade des protagonistes de ces relations mise en avant par l'auteur : deux écrivains, le Viennois Hermann Bahr (1863-1934) et le Tchèque Josef Svatopluk Machar (1864-1942), et un hebdomadaire, *Die Zeit* (1894-1904), qui ouvre alors ses pages à des personnalités du monde culturel et intellectuel tchèque. État des lieux très approfondi et documenté, l'ouvrage de L. Kostrbová pointe les affinités profondes, mais aussi les décalages et malentendus mis au jour par ce rapprochement austro-tchèque, chapitre connu, quoique insuffisamment exploré, de l'histoire de la modernité centre-européenne.

La rencontre littéraire, critique, artistique, finalement politique entre Tchèques et Viennois au tournant des XIX^e et XX^e siècles a récemment fait l'objet d'un ouvrage qui jette un éclairage important sur ce chapitre connu, quoique très insuffisamment exploré jusqu'alors, de l'histoire de la

modernité centre-européenne. *Mezi Prahou a Vídní*, de la bohémiste, germaniste et historienne de la littérature Lucie Kostřbová, propose un état des lieux très approfondi et documenté des rapprochements littéraires et culturels singulièrement intenses qui se sont produits alors. L'organisation du livre en trois parties correspond à la triade des protagonistes de ces relations que l'auteur a souhaité mettre en avant : deux écrivains, le Viennois Hermann Bahr (1863-1934) et le Tchèque Josef Svatopluk Machar (1864-1942), et un hebdomadaire, *Die Zeit*, « Wiener Wochenschrift für Politik, Volkswirtschaft, Wissenschaft und Kunst », fondé en octobre 1894 par H. Bahr, Heinrich Kanner (1864-1930) et Isidor Singer (1857-1937).

Ce livre a vu le jour dans le cadre d'un programme de recherche transversal porté par Lucie Kostřbová et plusieurs chercheurs tchèques et autrichiens. Il s'agissait, selon les termes du projet, d'examiner « ... le cas unique des rapprochements littéraires, culturels et politiques survenus entre Prague et Vienne à la fin du XIX^e siècle autour de la revue moderniste *Die Zeit*, en l'inscrivant dans le contexte plus large des mutations culturelles, politiques et littéraires de l'époque, et dans la problématique plus générale de la médiation culturelle ». Ce programme a occasionné un colloque, premier en son genre sur le sujet, tenu à l'automne 2009 à l'Österreichisches Kulturforum de Prague. Un autre ouvrage, collectif cette fois-ci, a également vu le jour dans ce cadre : *Die Wiener Wochenschrift Die Zeit (1894-1904) als Mittler zwischen der Tschechischen und Wiener Moderne*, de Lucie Kostřbová, Kurt Ifkovits et Vratislav Doubek (Prague / Vienne, Masarykův ústav & Archiv AV ČR / Österreichisches Theatermuseum, 2011). Parue en co-édition austro-tchèque et en allemand - excepté les extraits de correspondances en tchèque -, cette monographie de taille respectable se concentre précisément sur le rôle de médiateur culturel joué par la revue viennoise.

Au long de ses dix années d'existence, *Die Zeit* ouvre ses portes à des personnalités du monde culturel et intellectuel tchèque que l'on trouve publiant ici, en allemand, directement ou avec traduction, des études, commentaires, comptes rendus, notes de lecture. Ils ont pour noms František Václav Krejčí (1867-1941), Josef Svatopluk Machar, Tomáš Garrigue Masaryk (1850-1937), Vilém Mrštík (1863-1912), František Xaver Šalda (1867-1937), entre autres écrivains, critiques, essayistes tchèques importants de la fin du XIX^e siècle puis, pour la plupart, de la Première République tchécoslovaque. Au point que *Die Zeit* semble constituer un temps la tribune de la modernité tchèque dans l'espace autrichien et germanophone. Une modernité qui se place, comme l'illustre bien l'équipe tchèque de la revue, à la jonction de trois principaux courants contemporains : le progressisme, mouvement né des cercles étudiants de la nouvelle Université tchèque après sa division, et fortement ébranlé, en 1893-1894, par le procès tristement célèbre de l'Omladina ; le réalisme, courant scientifique puis politique associé au nom de T. G. Masaryk, principalement issu du milieu universitaire tchèque des années 1880 ; enfin, les jeunes écrivains apparus sur la scène littéraire et critique tchèque au début de la décennie suivante.

Dès 1894, année de la fondation de *Die Zeit*, sa rédaction – en particulier Hermann Bahr, interlocuteur privilégié des Tchèques – s'assure la participation de collaborateurs tchèques au premier rang desquels figure le trio Krejčí, Machar, Masaryk. Le critique littéraire F. V. Krejčí, recruté dès avant le premier numéro, va publier ici de 1894 à 1899, années où Bahr dirige la rédaction culturelle, non moins de seize contributions de tailles et teneurs diverses, portant essentiellement sur les lettres tchèques. Cet analyste subtil du contexte littéraire et intellectuel de son temps bénéficie alors dans la revue viennoise d'une présence textuelle équivalente, précise L. Kostrbová, à celle d'un Paul Bourget, d'un Camille Maclair ou d'un Hugo von Hofmannsthal. Outrepasant

toutefois, dès le départ, un simple rôle de présentation des jeunes tendances tchèques sur la scène viennoise, *Die Zeit* se retrouve bientôt mêlé à plusieurs débats et « événements littéraires » spécifiquement tchèques. L'un des plus marquants est le célèbre manifeste « Česká Moderna », principalement rédigé par J. S. Machar et paru en 1895 dans la revue tchèque d'affiliation progressiste *Rozhledy*. L'ouvrage de Lucie Kostrbová fait état de la part prise par *Die Zeit* et l'équipe viennoise dans la naissance même de ce texte fondateur. Sur un plan plus strictement politique, lorsque T. G. Masaryk présente dans *Die Zeit*, à travers une série d'articles, le mouvement progressiste tchèque, il n'est pas sans provoquer la réaction des milieux tchèques concernés (partisans comme opposants). Et c'est encore dans *Die Zeit* que Masaryk publiera en 1899-1900 ses articles décisifs contre l'antisémitisme, la superstition et la bêtise au moment du procès pour prétendu « meurtre rituel » du juif Leopold Hilsner.

À observer le tournant des XIX^e et XX^e siècles par le prisme de l'histoire générale des relations germano-tchèques, il est difficile de ne pas considérer la période sous l'angle de l'incompréhension, de l'éloignement, voire, selon les sphères concernées, d'un antagonisme aux incidences toujours plus violentes. L'historiographie des pays tchèques dans le dernier tiers du XIX^e siècle, époque d'essor culturel, économique et politique sans précédent pour les Tchèques, met communément en avant leurs conflits accrus et multiformes avec les Allemands : depuis les accrochages politiques dans les enceintes parlementaires tchèque et viennoise, et jusqu'aux combats de rue et autres hostilités frontales de la toute fin du siècle, produits de la gradation du nationalisme tchèque comme du pangermanisme, en passant par une querelle linguistique à rebondissements (dont la crise déclenchée en 1897 par les ordonnances de Badeni constitue un sommet), des luttes concurrentielles autour de l'école, des confrontations locales mêlées d'antisémitisme, en particulier

aux frontières des pays tchèques. La Vienne de la fin de siècle, capitale plurinationale dont Karl Lueger, son maire de 1897 à 1910, entend néanmoins préserver à toute force le « caractère allemand » (et chrétien), n'échappe pas à cette ambiance. En l'étudiant à travers ses émigrés tchèques, sa minorité la plus nombreuse à l'époque, L. Kostrbová rappelle qu'elle est le terrain de tensions aux lourdes retombées dans l'ensemble de la monarchie.

Sur un tel fond, les affinités austro-tchèques dont il s'agit ici peuvent faire l'effet d'une curiosité, sinon d'une anomalie. Or, dès que l'on adopte, à l'instar de l'auteur, le point de vue de la *modernité*, cet épisode apparaît beaucoup plus évident, et presque logique. Cela présuppose de spécifier qui sont ces « modernes » tchèques et autrichiens, une question à laquelle Lucie Kostrbová choisit de s'atteler à travers la description minutieuse de deux itinéraires personnels, créatifs, intellectuels et proprement géographiques. Si l'on ne peut considérer Hermann Bahr et Josef Svatopluk Machar comme des archétypes des deux courants modernes concernés, leur position de médiateurs les rend indispensables à l'observation et la compréhension des liens qui se nouent. Seule la troisième et dernière partie de l'ouvrage regarde donc spécifiquement le rapprochement qui se produit autour de l'hebdomadaire viennois *Die Zeit*. Pour en restituer la genèse, en dégager les étapes, en pointer aussi les décalages et malentendus, Lucie Kostrbová consacre de volumineuses parties à Bahr et surtout Machar, explorant leurs parcours respectifs en remontant assez loin – son examen couvre une trentaine d'années, *grosso modo*, des années 1880 au début du XX^e siècle.

Quelques voies empruntées par l'analyse peuvent sembler entraîner le lecteur un peu au-delà de cette relation entre modernes tchèques et viennois qui fait le sujet du livre. Il en est ainsi, en particulier, de la partie centrale intitulée « Josef Svatopluk Machar et Vienne », comptant près de 200 pages – sorte de biographie qui ne dit pas son nom. Et pourtant, les éclaircissements sur la vie privée et publique du poète

tchèque, sur ses relations avec ses contemporains des deux côtés de la frontière, son rapport fondamentalement distant, quoique intense, à Vienne et à ses cercles intellectuels et politiques – tchécophones et germanophones –, son attachement tant viscéral que décentré à la culture et aux lettres tchèques, à quoi s’ajoutent les analyses thématiques et esthétiques de ses écrits poétiques et feuilletonistes... tout cela forme un portrait nuancé qui rend possible la compréhension du rôle et du statut de l’écrivain dans cette relation tchéco-viennoise. L. Kostrbová restitue la position d’entre-deux d’un Machar expérimentant, et cultivant en partie, une double mise à distance : face à l’espace où il lui faut évoluer et à celui qu’il a quitté. Installé à Vienne de 1889 à la fin de la Première Guerre mondiale, Machar ne cherche jamais à s’y établir en tant qu’homme de lettres, contrairement à certains de ses congénères tchèques. Refusant d’écrire en allemand – sauf exception, dont plusieurs textes pour *Die Zeit* en 1894-1895, il réserve l’allemand à un usage quotidien et administratif –, méfiant à l’égard des appétits assimilateurs d’une cité aux séductions jugées toujours plus décadentes et dégénérantes, Machar tient par dessus tout « ... à sa position de poète tchèque et à son statut d’étranger [...] » (p. 168) et s’inscrit pleinement dans le milieu littéraire tchèque de son temps. Or, si la vie à Vienne réactive en ce sens son sentiment d’appartenance, la fréquentation d’écrivains, artistes et intellectuels lui découvre aussi des horizons esthétiques et le porte à des questionnements nouveaux – c’est à Vienne que le poète se fait critique et feuilletoniste. De surcroît, le regard qu’il porte depuis ses débuts, en observateur intraitable, sur la vie nationale tchèque, est très loin du patriotisme idéaliste, unitaire, inconditionnel de ses aînés. La modernité tant esthétique que critique de Machar, annoncée dès avant son départ pour Vienne par son premier livre de poésie *Confiteor* (1887), tient aussi à sa rupture avec un modèle culturel tchéco-centré faisant du poète un chantre national, et privant la création

littéraire d'une autonomie indispensable que revendiquera vigoureusement quelques années plus tard, sous la plume du même Machar, le manifeste « Česká Moderna ». L'ensemble de cette posture, décrite en détail par L. Kostrbová, permet de comprendre comment, tout en affichant un engagement national militant, quoique résolument critique, Machar a une approche plutôt dépassionnée de la relation tchéco-viennoise, dont il devient bientôt un artisan majeur, et affiche une véritable indépendance d'esprit face à « ... cette antinomie "tchèque *versus* allemand" qui avait été au fondement de la constitution de la culture nationale tchèque du XIX^e siècle » (p. 169).

Pour remonter aux origines de la coopération moderniste instaurée par *Die Zeit*, les chapitres centrés sur la personnalité de Hermann Bahr s'avèrent tout aussi éclairants, abordant tour à tour ses pérégrinations européennes (dont des séjours décisifs à Berlin et Paris dans les années 1880), le cheminement qui le mène du naturalisme au « Nervenkunst » et à la décadence et l'esthétisme fin de siècle, pour aboutir provisoirement à son propre programme consigné en 1890 sous le titre « Die Moderne » (source d'inspiration pour Machar), et encore les motivations changeantes de son intérêt fédérateur pour les cultures non-germanophones de la monarchie... L'approche monographique nous donne en particulier de suivre l'évolution traversée en une trentaine d'années par sa vision de l'Autriche des nationalités et sa conception de la présence germanique en son sein. L'auteur nous rappelle ainsi que Bahr, adepte dans les années 1890 d'une Autriche multiculturelle et co-fondateur d'une revue « d'orientation libérale de gauche » (selon la caractérisation de *Die Zeit* par L. Kostrbová), œuvrant à la connaissance mutuelle des langues et littératures de la monarchie, a d'abord cédé, dans la décennie précédente, au pôle d'attraction pangermaniste incarné par un Georg von Schönerer, et écrit « ... des articles de jeunesse à coloration nationaliste antisémite, antihabsbourgeoise, anticapitaliste,

anticléricale, fondamentalement antilibérale » (p. 33). Dix ans plus tard, après une rencontre avec la social-démocratie autrichienne, de stimulants séjours à l'étranger et une adhésion protéiforme aux orientations esthétiques de son époque, H. Bahr est devenu un porte-parole de la « bonne européenité » (*das gute Europäertum*), slogan d'origine nietzschéenne à la base du programme que se donne la « Jeune Vienne », et dont profite initialement *Die Zeit*. La monarchie, spécialement en sa partie cisleithane, y est idéalement conçue comme une Europe en petit (ou Paris en grand), cette multiplicité culturelle constituant face à l'Allemagne un atout et une image de marque. En 1894, la naissance de *Die Zeit*, qui se propose d'emblée en « revue des bons Européens » et entend donner la parole aux divers expressions littéraires et artistiques de l'Autriche, participe de cette nouvelle philosophie, où toutes les forces sont requises et bienvenues – « die biegsame Versöhnung der fremdesten Kräfte » (p. 346). Mais chez H. Bahr et, corrélativement, dans la revue, ce mot d'ordre de la « bonne européenité » le cède ensuite à celui de la « découverte des provinces » (*Entdeckung der Provinz*), prépondérant à partir du tournant 1896-1897. L'attention se porte alors vers des écrivains d'expression allemande des différentes régions de l'Autriche, auteurs réalistes ou proches du réalisme, animés par la mise en valeur de leur terroir, promesse d'une régénération artistique et humaine que la vieille capitale n'est plus à même d'offrir. Toutes différences mises à part, ce mouvement vers les régions rappelle la volonté de décentralisation littéraire qui accompagne en France, à la fin du XIX^e siècle, les tentatives de dépasser le naturalisme et les « valeurs symbolistes » en crise. Dans le cas autrichien, L. Kostrová indique cependant que cette réorientation n'est pas sans occasionner des malentendus. Chez H. Bahr, en effet, l'intérêt pour les régions n'emprunte résolument pas la signification que lui prêtent certains écrivains militants (antislaves, antisémites, pangermanistes) auxquels *Die Zeit* ouvre alors ses pages. Pour

Bahr, la « découverte des provinces » procède toujours avant tout d'une exploration des possibles de la modernité. Certes, d'autres évolutions lui succéderont encore : en particulier celle, conservatrice et dynastique, du Bahr des années d'avant-guerre.

Dans ces deux grands volets monographiques consacrés à H. Bahr et J. S. Machar, on voit donc que l'auteur ne délaisse jamais un certain nombre de fils conducteurs menant au moment de proximité entre Tchèques et Viennois, autour de *Die Zeit* et dans ses pages, qui fait l'objet de la dernière partie du livre. L. Kostřbová ne se contente pas de reconstituer les rencontres personnelles dont procède de la manière la plus immédiate la forte présence tchèque dans ce réseau ; elle scrute le rapport de Bahr et Machar à leur appartenance nationale – et à celle de l'autre –, leurs approches respectives de l'Autriche des nationalités, leurs représentations distinctes de la modernité en art et en littérature. L'auteur, il faut le noter, a le souci constant de montrer à quel point, dans ce contexte centre-européen de la fin du XIX^e siècle, la modernité qui est en jeu ne ressortit pas uniquement au domaine littéraire et artistique, combien ce *Kampfbegriff* participe d'un *criticisme* politique, social, national dont le réalisme masarykien a posé, dans les années 1880, les principaux jalons dans les pays tchèques.

Lorsqu'elle aborde finalement, à la faveur d'une troisième et ultime partie, « L'hebdomadaire viennois *Die Zeit* et la *moderna* littéraire tchèque », L. Kostřbová commence naturellement par la rencontre entre Hermann Bahr et Josef Svatoopluk Machar. On ignore les circonstances exactes qui ont mis les deux hommes en présence dès 1892. Avant de se lier d'amitié avec Bahr, précise l'auteur, Machar reste un temps sur ses gardes face à celui qu'il nomme d'abord, dans sa correspondance avec le prosateur tchèque Alois Jirásek, « l'Allemand Bahr » ou « le Prussien » (pp. 338-339). Organe critique désireux de porter la parole moderne viennoise en Europe tout en s'efforçant en retour, au nom de la « bonne

européanité », de rendre compte des courants étrangers (et centre-européens) du temps présent, *Die Zeit* ménage immédiatement aux Tchèques un espace pour se présenter eux-mêmes dans les domaines littéraire, esthétique, politique, notamment par le biais de correspondants locaux. Krejčí est requis pour écrire sur les lettres et le théâtre tchèques. Masaryk, en charge des thèmes politiques et sociaux, va publier ici de nombreux articles très pédagogiques et détaillés visant à initier le lectorat germanophone aux arcanes du débat politique et culturel tchèque de son temps. Il commence précisément par une étude sur les étudiants tchèques et l'Omladina, mouvement de la jeunesse progressiste dont l'agitation se solde, en 1893-1894, par des arrestations en nombre, puis un procès géant pour conspiration contre le trône et haute trahison, motifs inventés de toutes pièces (l'état d'exception à Prague est alors instauré à Prague pendant deux ans). À ces auteurs réguliers s'ajoutent des contributeurs tchèques occasionnels (tel le prosateur Vilém Mrštík, avec un article sur le peintre Joža Úprka en 1896) et quelques rédacteurs allemands prêtant leur concours à l'entreprise. Du côté tchèque, le projet est accueilli comme une occasion de s'exporter vers la capitale autrichienne, et au-delà. Machar est enchanté du caractère « égalitaire » affiché par *Die Zeit*, qu'il présente dès avant sa parution, dans une lettre à Masaryk du 17 juin 1894, comme « ... une revue paneuropéenne et qui n'est allemande que par sa langue », dont « ... la rédaction a un seul but : montrer ce qui évolue, ce qui vit, sans plus de directive [...] », et qui pourrait surtout offrir aux Tchèques « ... cette tribune tant attendue d'où il est possible de s'adresser au monde » (pp. 358-359).

Malgré les difficultés d'ordre rédactionnel et traductionnel qui retardent ou empêchent plusieurs de ses concrétisations, cette présence tchèque donne des fruits assez impressionnants dont l'ouvrage de L. Kostrbová ne rend que partiellement compte. Pour en apprendre davantage quant au volume, à la nature et à la teneur des textes parus dans *Die Zeit* sous la

plume d'écrivains tchèques ou sur des thèmes tchèques, il convient de se reporter à l'autre ouvrage (précité) issu de ce programme de recherche, *Die Wiener Wochenschrift Die Zeit (1894-1904) als Mittler zwischen der Tschechischen und Wiener Moderne*, coécrit par Lucie Kostrbová, Kurt Ifkovits et Vratislav Doubek et paru en 2011. La partie « documents » de cette monographie reproduit sous forme anthologique trente-trois articles et comptes rendus critiques publiés dans *Die Zeit* par des contributeurs tchèques ou des auteurs de langue allemande traitant de sujets tchèques. Pour compléter le tableau des connexions intellectuelles qui ont lieu ici, le livre présente des extraits de correspondances – H. Bahr, J. S. Machar et autres intervenants épisodiques –, ainsi que les souvenirs de Machar et Kanner. Enfin, de précieux outils biobibliographiques viennent clore l'ouvrage : en particulier une « Bibliographie der Bohemica in der *Zeit* » fournissant la liste exhaustive des textes à thématiques tchèques parus dans la revue.

Dans la troisième partie de *Mezi Prahou a Vidní*, L. Kostrbová suit une ligne directrice essentiellement littéraire et critique en analysant, surtout à travers Machar, Bahr et Krejčí, les liens qui unissent la « Moderne » viennoise et la « moderna » tchèque telle qu'elle se donne à voir, entre autres, dans le manifeste de 1895. Principalement rédigé par Machar, signé par des prosateurs, poètes et critiques littéraires représentant les grandes tendances esthétiques de la fin de siècle (symbolisme, réalisme, naturalisme) et par des journalistes politiques proches du progressisme et du réalisme, le manifeste « Česká Moderna » (*Rozhledy*, 1895) prône la liberté de création et l'individualisme et promulgue l'existence d'une critique littéraire tchèque comme « genre littéraire à part entière ». Après la science (dans la décennie précédente), ce sont à présent les lettres tchèques qui entérinent, par la voix de la critique, le processus d'autonomisation face à la vie nationale tchèque. Le volet politique du manifeste exprime également une rupture

délibérée (et amère) avec la ligne officielle des Vieux et surtout des Jeunes Tchèques ; il insiste encore, écho indéniable aux liens dont il s'agit ici, sur la volonté des modernes de « vivre en bonne intelligence » avec les Allemands. Parmi ses douze signataires : Krejčí, Machar, Mrštík, Šalda. (Peu après la parution du manifeste, lorsque des querelles intestines feront voler en éclats le groupement formé autour de « Česká Moderna », emblème aussi puissant qu'éphémère de cette génération individualiste des années 1890, « l'équipe tchèque » de *Die Zeit* commencera pareillement de se désagréger.) L. Kostrová examine ici les répercussions des écrits essayistes de H. Bahr – en particulier son article-programme « Die Moderne » de 1890 – sur Machar, principal rédacteur de « Česká Moderna », et les autres tenants de la jeune critique tchèque ; elle observe le réseau inter-revues qui se crée entre *Die Zeit* et des périodiques tchèques proches du réalisme, du progressisme et de la « moderna » ; elle aborde encore la *réciprocité* offerte par les Tchèques à ces relations, autrement dit, la réception faite aux modernes viennois dans la presse tchèque, dont participent aussi – prolongement développé à la toute fin de l'ouvrage – certaines marques d'intérêt pour la littérature d'expression allemande des pays tchèques (Friedrich Adler, Rainer Maria Rilke, Hugo Salus...).

Que signifie pour la jeune génération, en cette dernière décennie du XIX^e siècle, publier en allemand à Vienne ? Si l'on peut regretter l'absence d'un bilan plus synthétique et problématisé des objectifs, mécanismes, destinataires et retombées de ces médiations et de l'« exportation » (qui n'en est pas vraiment une) de la modernité tchèque qui en découle, il faut reconnaître que le livre de L. Kostrová offre à cette question complexe des éléments de réponse rigoureux et contrastés. Au premier chef, les objectifs poursuivis par l'engagement au service de ces relations modernistes austro-tchèques, distincts selon que l'on se place de l'un ou l'autre point de vue, sont bien mis en évidence. Le décalage se fait

jour dès les premières déclarations d'intention de Bahr et Machar – pour le dire vite, européanité d'un côté, affirmation et promotion nationale de l'autre. La naissance de *Die Zeit* coïncide avec le moment (finalement assez bref) où H. Bahr appréhende la modernité autrichienne comme un « contrepoint aux littératures nationales » (p. 8), prenant alors l'initiative d'associer les Tchèques et autres non-germanophones de l'Empire. Or, aux yeux de Machar et des auteurs tchèques qui se lancent avec lui dans cette entreprise, *Die Zeit* représente d'abord un médium susceptible de faire connaître la culture tchèque hors de leurs frontières. Nous touchons ici au domaine de l'« auto-divulgation », en un temps où les Tchèques affichent une volonté accrue de contacts avec l'Europe, doublée d'un souci croissant de l'image que l'étranger leur renvoie de leur vie nationale.

En même temps, on voit bien à quel point la démarche tchèque n'est en aucun cas assimilable à une simple opération informative et promotionnelle. À cet égard, il serait intéressant de mettre la collaboration à *Die Zeit* en regard de ce que les Tchèques réalisent, à la même époque, pour se faire entendre auprès de l'autre grande puissance culturelle, mais aussi politique qui leur importe le plus, pour des raisons bien différentes, il est vrai : la France. Dans ces deux types de rapports, les enjeux culturels et les buts poursuivis sont évidemment distincts – les uns très marqués par l'arrière-plan politique, les autres, certes politisés également, mais sans doute plus « purs », plus difficiles aussi car les Français, de plus en plus familiers en ces temps d'intense francophilie tchèque, demeurent beaucoup moins familiarisés, d'où la nécessité d'un travail d'information et d'initiation *ad hoc*.

De toute évidence, dans le cas de *Die Zeit*, le lectorat allemand, d'Autriche et d'ailleurs, n'est pas le destinataire unique des textes écrits par les auteurs tchèques ; il semble même parfois l'être très peu. Les combats esthétiques communs de la « Moderne » et de la « moderna » ne suffisent pas à expliquer la liberté de ton que l'on trouve chez ces

intervenants. Écrire « pour Vienne » autorise incontestablement une certaine distance face à la chose nationale tchèque, mieux, oblige à cette distance. Mais surtout, sortir du microcosme pragois et tchèque permet la délivrance de messages qui seraient mal tolérés, sinon désavoués ou censurés à l'intérieur, mais ne s'en adressent pas moins aux Tchèques eux-mêmes, *via* l'allemand (langue parfaitement lue et entendue à l'époque), au moins autant qu'aux lecteurs germanophones. L'ampleur du dicible semble s'accroître. Ainsi la rédaction de *Rozhledy* peut-elle faire l'éloge de « ... l'hebdomadaire viennois "Die Zeit", qui a pris à tâche, depuis sa création, de suivre systématiquement le développement de l'esprit tchèque et de le présenter sur une scène internationale, n'hésitant pas à publier des travaux tchèques sur des questions que la presse tchèque bannissait et condamnait d'avance et sans exception » (« Dohodnutí Čechů s Němci » [Enquête sur le compromis des Tchèques et des Allemands], *Rozhledy*, 1895-1896, p. 343).

La complexité de ce passage par Vienne est perceptible jusque dans les désaccords qui se font jour, parmi les collaborateurs tchèques de *Die Zeit*, concernant les modalités d'une telle « exportation culturelle ». L. Kostrbová décrit ainsi l'espèce de frilosité de F. V. Krejčí face à un T. G. Masaryk qui ne craint pas d'étaler sur la place publique viennoise les faiblesses et manquements culturels et politiques tchèques, tablant sur la maturité d'une « pensée nationale » désormais capable, fût-ce devant ses ennemis politiques, d'avouer ses doutes et questionnements, voire de se présenter sous un jour négatif. Dans une lettre qu'il lui adresse le 4 septembre 1894, Masaryk demande même à Krejčí de placer ses articles pour *Die Zeit* sous le signe de problématiques hautement subversives telles que (p.367) « ... avons-nous au fond quelque chose à offrir aux étrangers ? Et quoi ? » (Ces interrogations ne sont pas sans rappeler l'article bien connu de H. G. Schauer « Naše dvě otázky » [Nos deux questions], dont le « nihilisme national » avait tant choqué la société

patriotique en 1886.) F. V. Krejčí, suivant quant à lui une autre logique, plus « publicitaire » et moins hasardeuse, se montre plus enclin à arrondir les angles qu'à provoquer des polémiques entre Tchèques (ce qu'il fera pourtant). On le retrouve d'ailleurs, à la même époque, en propagateur beaucoup plus consensuel de la littérature tchèque dans des publications à destination du public français et francophone. Enfin, aux positions de Krejčí et Masaryk, il faut encore ajouter une tierce disposition d'esprit : celle de Hermann Bahr, prompt à accueillir les polémiques tchéco-tchèques dès lors qu'elles profitent à la notoriété de sa revue...

Par son travail de contextualisation et de décryptage, L. Kostrbová offre donc à ces affinités modernistes de la fin de siècle une étude précise et subtile, et un ouvrage de référence.